

GWENDOLINE VANNIER

L'ÉQUILIBRISTE

TÉMOIGNAGE EN ÉQUILIBRE

NOUVEAUTÉ 2023

Gwendoline Vannier

L'Équilibriste

© Gwendoline Vannier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2440-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'accident

Tu étais agité la veille au soir, tu avais conduit vite, si vite, trop vite en rentrant de ce dîner de famille.

Tu avais fini sur le bas-côté de la route avec maman, paniquée sur le siège passager, ta meilleure coéquipière dans les bons comme dans les pires instants de vos vies si remplies. Tu avais crié car tu étais persuadé qu'une araignée, *comme tu n'en avais jamais vu*, avait fait son apparition en haut, à gauche du pare-brise, te bloquant la vue et menaçant ta conduite, que tu rendais déjà agressive tant tu étais tendu.

Tu avais tapé de toutes tes forces, mais ce que tu n'as pas dû comprendre à cet instant précis, c'est pourquoi, en tapant à cet endroit, tu ne voyais pas non plus ta main qui tambourinait sur le pare-brise. Tu devais être effrayé ; moi, je l'aurais été. Et tu as repris la route comme si rien ne s'était passé, tentant sûrement de donner un sens à ces sensations et faits surprenants, de les rendre plausibles. Ta pire crainte, selon tes dires en ces dernières années, était que l'on te prenne pour un fou. Tu aurais aimé l'entendre de ma bouche, ce *mais tu es fou*, que tu me réclamaï souvent par provocation : « Mais dis-le, tu penses que j'ai un problème ! »

Peut-être te sentais-tu happé par le noir, pris dans cette folie que tu méprisais tant. Tu ignorais tous ces signes bien distincts, tu ne voulais sans doute pas y croire. Je n'y aurais pas cru non plus, mais j'aurais aimé être rassurée. Tu ne savais pas comment communiquer ce que tu ressentais, créais et vivais, car, je le voyais dans ton regard, tu ne le comprenais pas toi-même ; et te demander des explications sur ton comportement changeant te rendait encore plus agité. À ton

arrivée, après ce trajet incertain, tu as alors passé ta dernière nuit, plongé dans un sommeil lourd et profond, avant ton accident.

Une araignée... Après coup, l'image était bien choisie. Comme une petite masse noire qui lentement tisse sa toile, s'installe et se faufile. Si lentement. Mais bien distinctement.

Ce lendemain, le 19 août 2017, à Concarneau, sous le soleil breton, avec une belle chaleur et du vent, évidemment, tu t'es levé tard, encore exténué, et tu es parti sans attendre en direction de la mer, pour t'aérer l'esprit et tenter de maîtriser ce mal de crâne incessant. Tu t'es allongé sur ta serviette de plage après une énième baignade. Profitant de cet instant paisible, tu n'as pas pu t'empêcher de sortir ton portable. Quelques photos et mots doux de vacances envoyés plus tard, tu as reçu cet appel de Maman, te proposant une balade sur Pont-Aven. Elle devait te retrouver directement avec sa voiture en haut de l'allée de la petite crique, avec notre rocher préféré, celui où tu te trouvais.

Une fois sur place, elle t'a appelé. Tout doucement, tu as pris tes affaires, tu as remonté l'allée jusqu'à la rue. Puis tu t'es assis sur le petit muret pour remettre tes chaussures. Elle te regardait t'avancer vers elle ; tu n'as pas su descendre le trottoir, ton pied droit et ta vue, déjà, te faisaient défaut.

Tu t'es assis ou tu es tombé sur le siège passager, tu tenais ta tête du côté droit tout en disant, presque calmement, que tu ne voyais plus rien à gauche. Elle a si vite compris, cette maman si réactive qui t'a emmené aux urgences sans te demander ton avis. Déjà, pendant le trajet, tu tentais de bouger ta jambe droite, sans succès. Tu ne comprenais pas. Je sais que, pour toi, ça n'était pas possible que ça puisse t'arriver à *toi*. On pense tous cela lorsqu'un événement difficile à assimiler se produit, ce *pourquoi moi* ? Les urgences de Concarneau se sont

aussitôt occupées de toi mais n'ont malheureusement rien pu faire. Une ambulance plus tard, tu étais emmené à Quimper, à une heure de là, vers un établissement plus grand. Savais-tu que les services de neurologie dans les hôpitaux étaient si rares ? Nous non plus. Dans l'urgence d'une opération imminente, l'hélicoptère pour le CHU de Rennes t'attendait. À cet instant, tu n'arrivais déjà plus à faire coïncider tes mots avec ta pensée. Alors, quand elle s'est approchée de toi pour t'embrasser et te dire que tout se passerait bien, tes derniers mots pour elle furent : « Je suis désolé, je ne comprends pas... »

Ton opération dura toute la nuit suivante, cette nuit même où Maman m'a appelée à maintes reprises pour finir par me laisser un message sur mon répondeur. Sa voix s'était brisée en murmurant : « Coucou, ma chérie, rappelle-moi rapidement, s'il-te-plaît, c'est urgent. » Je tremblai en découvrant mon téléphone vibrer sous les appels manqués et ce message vocal en attente, il était tard. Je l'écoutai malgré la musique et les amis présents ce soir-là. Je la rappelai, le cœur battant, et me répétant à voix haute : « Ça va aller. »

Une nuit blanche à Paris plus tard, un train à la première heure le lendemain, le trajet Montparnasse-Rennes n'aura jamais été aussi long. Je marche en sortant de la gare, j'ai besoin d'air avant de retrouver Maman. Nous posons rapidement nos affaires chez ma sœur, qui fait ses études à Rennes et qui se trouve à l'étranger à ce moment-là. Lorsque je la vois pour la première fois depuis son appel, je ne sens pas l'espoir mais sa fatigue immense et sa lourde peine qui annoncent un combat que nous ne sommes pas prêtes à mener.

Ton opération s'est déroulée toute la nuit, cette courte nuit où les médecins parlaient de faire de leur mieux pour te ramener. *Te ramener d'où*, pensai-je. L'annonce de ta sortie de chirurgie marquait les premières heures de ton état de

coma, que l'on devait souhaiter les plus courtes possible, quel qu'en soit le résultat.

Très vite, les premières heures puis les premiers jours ont passé, et nous avons pris nos habitudes, comme si nous avions fait cela depuis longtemps. Les visites à l'hôpital se sont enchaînées, matin, midi, soir. Un café, un déjeuner, un dîner, je me raccrochais aux heures de repas pour prendre conscience du temps qui m'échappait.

Les journées passent, nous gagnons de l'espace et de la liberté en emménageant quelques jours chez des cousins de Maman ; un jardin, une chambre séparée, de l'espace enfin et de l'intimité retrouvée. Je ne m'étais même pas aperçue à quel point cela m'avait manqué. Nous avons emmené toute notre petite vie chez eux. J'avais cette impression d'être partie loin, tant je prenais le temps de respirer à nouveau, de me poser finalement. Nous avons réuni nos forces et nous nous sommes organisés petit à petit. Et surtout, chaque jour, nous tentions de positiver à notre manière.

Même après des années, cette période me semble avoir duré des mois, alors j'ai eu besoin d'ancrer dans la réalité ce qui s'était passé, pour que mes souvenirs ne se perdent pas et pour qu'à ton réveil je t'explique chaque minute et chaque heure de ce que tu avais loupé. Je me mets à compter et cela me coupe de mes pensées, cela rend les choses factuelles dans cette réalité qui m'effraye : cinq heures d'opération, pour une nuit d'été qui me semblait sans fin. Ton cerveau trituré, observé, soigné puis refermé pour un avenir incertain. Des journées de larmes, d'adieux et parfois d'espoirs depuis ton opération. Quelques caresses sur ton front et des bisous volés lorsque les infirmières ne m'interdisent pas de te toucher.

Dans tout ce brouillard, je me demande surtout où se trouve ton esprit. Où es-tu ? As-tu envie de revenir ? Sais-tu ce qui se passe ? As-tu la force, le désir de vivre ?

On pense chaque jour au fait que tu devais reprendre jeudi à l'agence. Ton espace de travail que tu adorais autant qu'il te fatiguait. À ce moment-là, j'essaye d'y croire si fort si tu savais, croire que tu es toujours dans les temps, que tout peut encore reprendre sa place, que tu vas te lever de ce lit d'hôpital, que les séquelles seront minimales, que la tristesse n'existera plus. Que nos vies pourront encore retrouver un semblant de normalité, du moins une normalité physique, car était-ce réellement *normal* ce qui se passait en toi ces dernières années. As-tu seulement envie de revenir à ce que tu étais ? Ou est-ce ton unique échappatoire à cette réalité qui te semblait invivable ?

Remarque, tu as rarement eu l'air aussi reposé, plus aucune ride visible sur ton front, une grande première depuis ces dernières années. Donc, si tu veux encore en profiter pour te reposer et nous revenir entier, on est toutes là, on ne bouge pas. C'est quand même si bon de voir ton corps tout bronzé et reposé se soulever à chaque respiration. Je suis impressionnée de te découvrir avec autant de force et d'énergie pour si peu de vie. Je vois tes paupières s'agiter, les signes d'une bataille incessante et acharnée, comme des pulsions de vie au coude-à-coude avec la mort. Je sais, au fond de moi, que tu te bats. C'est aussi la première fois depuis bien longtemps que je sais où te trouver, et cela me rassure un peu.

Alors ne t'inquiète de rien, on s'occupe de tout, mais surtout reviens-nous.

Le vide

Ça vaut le coup d'être vécu !

Mes yeux embués ont fini par se tourner vers lui.

Ça vaut le coup d'être vécu ! Il faut y croire.

Je décroche un furtif sourire en coin en découvrant le regard fuyant des deux internes qui l'entourent.

Il se bat ! Il y a de l'espoir.

J'ai la gorge nouée, mes lèvres s'entrouvrent, aucun son n'en sort. J'ai peur de mes questions et des réponses qu'elles pourraient trouver.

À ma droite, ma mère me prend la main, elle voit au travers de mes yeux toutes ces questions qui se bousculent sans être formulées. Mes lèvres ont commencé à trembler, ma voix s'est alignée sur la même vibration.

Vous voulez dire : ça vaut le coup d'être vécu, s'il se réveille un jour, s'il prend conscience de sa paralysie, s'il se souvient de moi, de ma mère ainsi que de ma sœur, s'il ne tente pas de mettre fin à ses jours et s'il lui reste un minimum d'autonomie intellectuelle ? C'est bien cela ?

J'ai fini par me redresser sur le fauteuil de la salle d'attente.

Mercredi 23 août 2017. 14 heures. CHU de Rennes. Un soleil incroyable. J'ai vingt-cinq ans, la peur au ventre et l'impression que le sol s'est dérobé sous mes pieds. Ma vie vient de me glisser entre les doigts. Il n'y a plus de projection, plus de passé. Seul l'instant présent existe et m'écrase.

Les larmes ont fini par couler sur mes joues, je les ai ravalées avec un minimum de fierté. Je n'ai pas de mouchoir, je ne pensais pas et ne voulais pas avoir à m'habituer à ces pleurs. Je ne sens plus mon ventre et mes tempes me brûlent. Mon corps semble immobile et pourtant tant de tensions bouillonnent en moi. J'ai l'impression d'être en mouvement. J'observe ma sœur du coin de l'œil, le regard vide, elle ne pleurera pas, je la connais, elle est trop fière pour ça. Alors elle regarde le sol. Elle ne dit rien, ne fait rien, elle attend les réponses pesantes des dernières heures et jours d'attente.

Elle était à l'étranger lorsqu'on lui a appris la nouvelle. Le coup de fil de ma mère d'abord, puis le mien. Elle me trouvait trop calme au téléphone, trop distante, elle le croyait déjà mort, elle ne voyait rien, ne faisait pas corps avec notre réalité, elle était là sans être là. Elle détestait ça. Elle avait pris l'un des premiers avions. Je l'avais retrouvée peu avant sa première entrée dans les urgences, je lui avais souri et l'avais prise dans mes bras. On ne fait pas ça entre nous. On se touche rarement. Instinctivement, j'ai senti que c'était le mieux à faire, mettre mes deux bras autour de son corps. Elle n'a pas bougé et a attendu que je termine. Elle a fini par me demander de la lâcher, sinon elle risquait de pleurer, m'a-t-elle dit tout bas. Elle a alors affiché son rictus mi-sourire mi-moquerie qu'elle a depuis toute petite, comme pour désamorcer la moindre situation grave. Je revois sa coupe au bol de bébé à chaque fois qu'elle fait ça.

Alors, quelques heures plus tard, devant cette équipe médicale qui vient rendre, à moi, ma mère et ma sœur un verdict et nous présenter un *état des lieux*,